

Dans un premier temps, Menahem fait œuvre de prudence en versant un tribut à Tiglath-Phalazar III, qui l'inclut alors dans sa liste de vassaux¹. Mais ce tribut suppose la levée d'un impôt très lourd, qui provoquera à l'intérieur un vif mécontentement. Et si son fils Peqahyah semble avoir maintenu cette politique, ses successeurs seront moins avisés.

Péqah entre dans une coalition défensive anti-assyrienne, autour du roi de Damas qui se trouve sous la menace directe d'Assur. Alliance que rejoignent le royaume d'Édom et quelques cités philistines. Il tente également d'inclure Juda dans cette alliance mais Achaz, plus circonspect, préfère refuser et faire allégeance à l'Assyrie.

Les troupes israélites et araméennes mettent alors le siège sur Jérusalem et Achaz fait appel au roi d'Assur. La riposte assyrienne est foudroyante. En 732, Tiglat-Phalazar lance une offensive contre Damas, où il fait exécuter le roi Rezin. Puis il ravage toute la région, jusqu'aux marges de l'Égypte, avant d'envahir Israël.

Il conquiert tout le Nord du pays, la Galilée et Galaad et l'archéologie a mis à jour les traces de destruction liées à cette opération militaire². Ces deux régions deviennent des provinces assyriennes.

Cependant, il ne s'empare pas directement de Samarie où un nouveau coup d'État amène Osée sur le trône. Celui-ci doit désormais verser un lourd tribut à Tiglat-Phalazar et Israël devient un État vassal de l'Assyrie³.

Un premier contingent d'Israélites fut déporté en Assyrie. Les annales de Tiglat-Phalazar permettent de penser que le nombre de 13 520 est assez fiable⁴. Le reste d'Israël put alors jouir d'une courte paix.

Mais ce ne fut qu'un bref sursis.

Osée paya le tribut quelques années, puis il apparaît qu'il a tenté une alliance avec un certain Séwé, que la Bible décrit comme le roi d'Égypte⁵ mais qui semble n'en être que le généralissime. Quoiqu'il en soit, fort de cette alliance, il cesse de verser le tribut à Assur.

La réponse de l'Assyrie ne tarde pas, sous la forme d'une nouvelle offensive, menée par Salmanazar V, successeur de Tiglat-Phalazar III, qui ravage d'abord la Phénicie, puis se tourne vers Israël. Osée est capturé et les troupes assyriennes mettent le siège devant Samarie, qui capitule en 722.

La question est encore en discussion parmi les assyriologues pour savoir qui, de Salmanazar V ou de Sargon II peut s'approprier les mérites de la victoire, car ce dernier a renversé le premier en 722. En outre, la conquête d'Israël nous est connue par les archives de Sargon II.

Mais la différence, pour les Israélites, n'a que peu d'importance. Désormais, Israël est rayé de la carte politique du Proche-Orient, devenant une nouvelle province assyrienne. Samarie est détruite et une nouvelle partie de sa population est déportée en Assyrie. Une inscription de Sargon en mentionne le nombre : 27 290 personnes⁶, qui furent remplacées par des déportés venus d'autres pays conquis par l'Assyrie.

Il semble que ce soient certaines catégories sociales qui furent déportées (élites, soldats...) remplacées par des ressortissants assyriens. Mais la population laborieuse, rurale et artisanale, resta très certainement sur place. On peut penser qu'elle adoptera une large part des cultes assyriens en abandonnant rapidement un certain nombre d'éléments yahwistes.

Il est aussi assez probable qu'une autre partie du peuple, dont le nombre est impossible à préciser mais qui devait être considérable, ait quitté Samarie non pour l'Assyrie mais pour Juda. Et ce, de son plein gré. Car ce sera désormais Jérusalem qui restera le seul lieu d'habitation de YHWH.

1. Hayim TADMOR, *The inscriptions of Tiglath-pileser III King of Assyria*, the Israel Academy of Sciences and Humanities, Jérusalem, 1994, pp. 68-69.

2. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., p. 200.

3. Hayim TADMOR, *The inscriptions of Tiglath-pileser III King of Assyria*, op. cit., pp. 140-141.

4. *Ibidem*, pp. 82-83.

5. *II Rois* XVII, 4.

6. Andreas FUCHS, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, éditions Cuvillier Verlag, Göttingen, 1993, pp. 313-314.

4. Le royaume de Juda

La disparition d'Israël a donc, pour résultat immédiat, de placer l'Assyrie aux portes mêmes de royaume de Juda. Désormais, huit rois vont se succéder sur le trône de Juda, ne faisant que retarder, ou accélérer pour certain, la chute finale.

Rois de Juda	Rois de Mésopotamie
Ézéchias (727-698)	Assyrie Sargon II (722-705)
Manassé (698-642)	Assyrie Sennachérib (705-681)
	Assyrie Assarhaddon (681-668)
Amon (641-640)	Assyrie Assurbanipal (668-630)
Josias (639-609)	Assyrie Assur-etil-ilâni (627-625)
	Assyrie Sîn-shar-ishkun (625-612)
	Assyrie Assur-uballit II (625-609)
Joachaz (609)	Babylone Nabopolassar (626-605)
Joyaqim (609-598)	Babylone Nabuchodonosor II (605-562)
Joyakin (598-597)	
Sédécias (597-587)	

4.1. La nouvelle donne à Jérusalem.

Les réformes d'Ézéchias.

Pour les auteurs bibliques, cette disparition du royaume du Nord est avant tout le résultat de l'apostasie des rois de Samarie, grandement dénoncée par les prophètes et que YHWH a puni de la façon la plus éclatante qui soit. Cette disparition est d'abord vue comme une leçon donnée aux rois de Jérusalem, enjoins à pratiquer une politique religieuse plus en accord avec les commandements yahwistes.

Et de fait, sous la conduite d'Ézéchias, une nouvelle orientation religieuse semble s'instaurer là où, auparavant, coexistaient une multitude de pratiques culturelles différentes, dans les villes comme dans les campagnes : cultes familiaux, agraires, funéraires, locaux ou étrangers... Tout comme en l'Israël d'avant la chute. D'ailleurs, l'arrivée de prêtres, de prophètes tel Osée et plus généralement de lettrés israélites a très certainement joué un rôle important dans ce désir de purification religieuse autour du culte de YHWH.

La disparition du royaume du Nord génère donc une posture nouvelle avec la volonté de centraliser davantage la vie religieuse autour du sanctuaire de Jérusalem. Une volonté d'ailleurs autant religieuse que politique puisque, dans le même temps, Ézéchias fait fortifier la ville, autant pour la défendre que pour en affirmer sa suprématie sur Juda.

Aux yeux des rédacteurs, il apparaît comme le premier vrai roi pieux après David.

Il fit ce qui est droit aux yeux de YHWH, tout comme l'avait fait David, son père.

C'est lui qui élimina les hauts-lieux, brisa les stèles, trancha les Ashérah et mit en pièces le serpent d'airain fait par Moïse car, jusqu'à ce jour, les fils d'Israël venaient y brûler de l'encens.

(II Rois XVIII, 3-4)

Le serpent d'airain, appelé *Neboushtan*, était un totem dont la tradition attribuait la construction à Moïse, dans le désert, qui l'avait réalisé pour protéger le peuple contre les *seraphîm*, les "serpents brûlants" qui le mordaient au talon¹.

Il se dégage donc, dans la politique religieuse d'Ézéchias, un mouvement vers le monothéisme avec l'affirmation très nette de faire de YHWH le seul dieu de Juda. Cette volonté est-elle née avec Ézéchias, sous la double influence, bien sûr, des prophètes et du clergé jérusalémite ou est-elle l'aboutissement d'un courant politico-religieux plus ancien, ce que Morton Smith

1. Nombres XXI, 6-9 ; voir Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*. 1, op. cit., p. 107.

appelait le « YHWH-alone-party »¹ qui aurait pris ses racines dans la prophétie d'Élie au IX^{ème} siècle ? Il n'est pas douteux que les prophètes ont bien été les premiers porteurs de la parole yahwiste, mais il est difficile, comme nous le verrons dans un prochain chapitre, de définir avec précision la portée politique de leur impact sur la société et, surtout, sur le pouvoir.

Ce qui est cependant évident, c'est que la disparition de Samarie jouera un rôle considérable dans la construction d'une religion yahwiste nationale et, sur un plus long terme, dans la naissance d'un véritable monothéisme. Sur le long terme en effet car, nous le verrons plus loin, Josias l'arrière-petit-fils d'Ézéchias, devra reprendre les mêmes mesures pour faire disparaître de Juda les cultes non-yahwiques.

De nouveaux enjeux.

Dans cette perspective, le royaume d'Ézéchias doit faire face à une nouvelle réalité. D'un côté, le contact que les Judéens ont nécessairement connu avec la culture assyrienne fait qu'ils se sont familiarisés avec l'idée qu'il importe à un royaume digne de ce nom de se donner une histoire nationale qui ne soit pas qu'une simple généalogie.

D'un autre côté, la maîtrise de l'écriture a sans doute donné les moyens aux scribes officiels d'entamer une première rédaction du passé de Juda, avec la mise en place du principe monarchique et la grandiloquence qui entoure les descriptions royales.

Il convient aussi de rappeler qu'après la chute de Samarie et l'exode qui l'a suivie, près de la moitié de la population de Juda est d'origine israélite². Pour tenter de souder cette population à une histoire nationale globale, il a obligatoirement fallu y intégrer des traditions venues du Nord car ceux qui l'ont quitté pour se réfugier à Juda l'ont probablement fait pour des raisons d'ordre à la fois ethnique et religieux : ils ne voulaient pas s'assimiler à la culture assyrienne.

Et c'est probablement à cette époque aussi que le mythe d'une monarchie unique a vu le jour, avec David et Salomon. Cela permettait d'unir l'histoire de Saül (nordiste) à celle de David (sudiste). Et si YHWH, dans cette nouvelle version de l'histoire, a préféré David à Saül après avoir, dans un premier temps, choisi ce premier pour diriger Israël, c'est sans doute pour mettre en abyme l'apostasie de Saül et celle de Samarie.

La faute d'Israël ayant été payée par la destruction du royaume du Nord, l'histoire pouvait donc reprendre autour de Jérusalem.

4.2. Guerre et paix

Cet apport démographique ainsi que ces réformes religieuses, avec l'image d'un YHWH *Çeva'ôt*, c'est-à-dire "des armées", un dieu supposé invincible car c'est volontairement qu'il avait laissé tomber Israël, tout cela a probablement aveuglé le roi Ézéchias, car ce dernier a cherché assez rapidement à s'émanciper de la tutelle assyrienne. Il lança un vaste programme de construction de défenses militaires.

Mais les travaux entrepris pour fortifier Jérusalem et le pays furent tardifs et finalement insuffisants, faute de temps. Certes, la ville a connu une extension considérable, passant de 5 hectares à 60 pour une population multipliée par 15 avec 15 000 âmes³.

Elle a également été enceinte d'un ensemble de puissantes murailles, qui pouvaient atteindre jusqu'à sept mètres d'épaisseur, avec des portes à quatre doubles tenailles et surtout, ce chef-d'œuvre de construction hydraulique que fut le canal de Siloé, un aqueduc souterrain de 512 mètres destiné à ravitailler Jérusalem en eau.

1. Morton SMITH, *Palestinian Parties and Politics that shaped the Old Testament*, Columbia University Press, New York/London, 1971, pp. 15-56.

2. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., p. 139.

3. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., pp. 209-210.

Dans le reste du pays il s'efforça de mettre en place un réseau de forteresses destiné à briser, ou tout au moins à retarder une offensive assyrienne. Ces constructions, que la Bible attribue à Roboam devait permettre la formation d'un véritable bouclier autour de Jérusalem.

La mort de Sargon II en 705 lors d'une expédition militaire en Anatolie, suivie de la sécession du roi de Babylone Mérodach-baladan II, semblent illustrer les prémices d'un affaiblissement de la puissance assyrienne. Ce fut du moins la lecture que dut en faire Ézéchias qui, quand il l'apprit, cessa de verser le tribut et organisa aussitôt une coalition anti-assyrienne soutenue par l'Égypte¹ du pharaon Shabako. En règle générale d'ailleurs, une bonne partie des royaumes conquis par Sargon ont tenté d'imiter Babylone (Phrygie, Phénicie, Élam...).

Mais la riposte de Sennachérib est foudroyante. Après avoir repris Babylone en 703, il fait campagne dans le Levant, en 701, où le soutien de l'Égypte ne pèsera pas lourd face à la puissante charrierie assyrienne. Très vite, Sennachérib met le siège autour de Jérusalem. Certes, les murailles semblent avoir tenu et l'approvisionnement en eau de la cité a évité le pire, mais la Bible dépeint cet événement sous une forme triomphante qui détonne quelque peu avec la version assyrienne :

Cette nuit-là, l'Ange de YHWH sortit et frappa 185 000 hommes dans le camp d'Assur. Au réveil, tous étaient réduits à l'état de cadavres.

(II Rois XIX, 35)

J'ai gardé (Ézéchias) prisonnier à Jérusalem comme un oiseau dans sa cage. Je l'ai ceinturée d'ouvrages de terre pour pouvoir attaquer tous ceux qui sortent de sa cité².

La suite des événements donne davantage raison à Sennachérib, qui affirme dans le même document avoir emmené avec lui 200 150 captifs, mais la version biblique n'est pas très difficile à comprendre.

Les auteurs mettent en balance cet événement avec le siège de Samarie, qui s'est achevé vingt ans plus tôt par la prise de Samarie. Au plan théologique, Israël a payé au prix fort l'impiété de ses rois. Juda, en revanche, grâce à la politique religieuse d'Ézéchias, a pu être épargné, YHWH jouant alors pleinement son rôle de protection du peuple.

Mais ce fut une protection illusoire, car la prospérité du royaume au début du règne d'Ézéchias a disparu. Toute la partie Nord, ainsi que la riche Shéphélah, est annexée par l'Assyrie et le roi doit sa (relative) liberté au versement d'un tribut exorbitant, que la Bible reconnaît d'ailleurs volontiers.

Mais en dépit de sa politique étrangère catastrophique, Ézéchias conservera dans l'histoire biblique l'image d'un « bon » roi.

À sa mort en 698, un « mauvais » roi – sans doute même le plus mauvais roi³ – lui succède, son fils Manassé, qui exercera le plus long règne de toute l'histoire d'Israël et de Juda avec 56 ans. Il hérite d'un royaume dont la capitale, selon les mots d'Isaïe, n'est plus qu'une « cabane dans une vigne » ou un « abri dans un champ de concombres »⁴.

Manassé dut donc reconstruire d'abord un secteur agricole que la perte de la Shéphélah avait presque totalement asséché. Il fallait tout à la fois pouvoir nourrir la population et payer le tribut à l'Assyrie.

Il ouvrit d'autres régions, auparavant semi-désertiques, au Sud et à l'Est de la mer Morte à la culture céréalière grâce à une irrigation efficace.

Il réorganisa également l'administration royale et il semble bien, en fait, qu'une bonne partie de l'œuvre politique et administrative que la Bible prête à Salomon, y compris même la construction du premier Temple, ait été celle de Manassé⁵. Et, de fait, il rétablit une prospérité économique dans

1. II Rois XVIII, 21 & Osée VII, 11.

2. *Annales de Sennachérib*, traduction Jacques BRIEND, Marie-Joseph SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, éditions du Cerf, Paris, 1977, pp. 120-121.

3. Thomas RÖMER, *La première histoire d'Israël. L'école deutéronomiste à l'œuvre*, éditions Labor & Fides, Genève, 2007, p. 168.

4. *Isaïe*, I, 8.

5. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., pp. 151-173.

le royaume de Juda¹, en l'intégrant dans le système des échanges mis en place par l'Assyrie. Mais, bien sûr, une telle politique a provoqué l'enrichissement des élites, mais a suscité également un accroissement des inégalités sociales au sein du royaume, provoquant ainsi les germes d'un mécontentement populaire que les milieux religieux traditionnels sauront utiliser.

C'est d'ailleurs sans doute cela qui provoqua la colère des prophètes et d'une partie du clergé car, comme l'avait fait Achab en son temps à Samarie, il permit le retour de cultes étrangers à Jérusalem. Aussi est-il vilipendé comme le pire de tous les rois de Juda, accusé même d'avoir « rempli Jérusalem » du sang du peuple².

Après sa mort, sa politique fut poursuivie par son fils, Amon, mais qui ne régna que deux ans avant d'être assassiné par une révolution de palais, ses « serviteurs », c'est-à-dire ses ministres plaçant sur le trône son fils, Josias, le plus pieux sans doute de tous les rois de Juda.

4.3. La fin de Juda... et de l'Assyrie.

Josias, entre réforme religieuse et aventurisme politique.

Nommé roi à huit ans, selon la Bible, Josias a probablement dû confier une forme de régence au Grand Prêtre de Jérusalem, Hilqiyahu, ce qui explique certainement la réforme religieuse radicale qui est associée à son nom.

Les premières années du règne de Josias sont dans la continuité de la ligne de politique étrangère de son prédécesseur. Mais à partir de 630, toute la vie politique du Proche-Orient est bouleversée.

À la mort d'Assurbanipal, la Mésopotamie plonge dans une guerre civile très violente qui durera une vingtaine d'années et dont le détail nous obligerait à emplir plusieurs pages. La révolte vient bien sûr de Babylone, qu'Assurbanipal avait eu mille maux à maintenir au sein de l'empire assyrien.

Avec Nabopolassar, qui se proclame roi de Babylone en 626 commence ce que l'on va appeler l'empire néo-babylonien, qui va prendre le relai de l'empire assyrien, en particulier après la chute de Ninive en 612, qui ne marquera pas pour autant la fin du conflit entre Assyriens et Babyloniens.

Celui-ci trouvera son apogée avec le règne de son successeur, Nabuchodonosor II, à partir de 605.

Naturellement, cette crise permet à Juda de reprendre son indépendance, à la fois politique, en ne versant plus le tribut, et religieuse, en chassant tous les cultes étrangers du royaume. La Bible impute cette réforme à la découverte du *Deutéronome* dans le Temple.

Au plan territorial, Josias profite de la situation pour étendre son royaume vers le Nord, sur une partie de l'ancien Israël, et vers l'Ouest au détriment des Philistins.

Mais la guerre entre Assyriens et Babyloniens ne se déroule pas uniquement en Mésopotamie. Elle suscite d'autres convoitises, en particulier dans un pays qui rêve de sa grandeur perdue : l'Égypte.

Necho II, le deuxième pharaon de la XXVI^{ème} dynastie, lance en 609 une première campagne en Syrie, honorant ainsi une alliance nouée sous Assurbanipal, contre les Babyloniens afin aussi de tenter une captation des territoires du Nord de la Mésopotamie.

Mais il trouve sur sa route les troupes de Josias qui a, naturellement, pris fait et cause pour Babylone. La bataille eut lieu à Megiddo et se solda par une défaite judéenne et la mort de Josias.

Les derniers rois de Juda.

Joachaz devient roi mais trois mois seulement après son intronisation, il est déposé par Necho, emmené captif en Égypte où il finira ses jours, et remplacé par son frère Joyaqim.

1. Voir l'article de Martin ROSE « Deutéronome » *Introduction à l'Ancien Testament*, Thomas RÖMER, Jean-Daniel MACCHI & Christophe NIHAN (éd.), op. cit.

2. *II Rois* XXI, 16.

Ainsi, après avoir été vassal de l'Assyrie, Juda tombe dans l'escarcelle égyptienne, contraint de verser un tribut au pharaon dont le domaine s'étendra, à la suite de cette première campagne, jusqu'à Karkemish, en Syrie du Nord, sur les bords de l'Euphrate.

Mais ce sera un succès sans lendemain ²car, dès 605, Nabuchodonosor II reprend l'offensive, châtiant l'armée égyptienne et reprenant le contrôle de la quasi-totalité du Levant. Juda repasse donc sous protectorat mésopotamien, babylonien cette fois.

Cependant, les ambitions du roi de Babylone ne s'arrêtent pas là et il entreprend une conquête de l'Égypte en 601. Ses armées sont tenues en échec sans pouvoir forcer la frontière, ce qui pousse le roi Jyoaqim à la faute : il cesse de verser le tribut à Babylone.

La réaction ne se fait pas attendre et Nabuchodonosor pousse ses troupes contre Juda. Jyoaqim meurt en 598, juste avant l'arrivée de celles-ci aux portes de Jérusalem. Son fils, Joyakin ne régnera que pour voir la ville tomber en 597 et être déporté à Babylone avec environ 10 000 de ses sujets.

C'est l'un de ses oncles, Sédécias, qui aura le privilège d'être le dernier à s'asseoir sur le trône de Juda, mais qui ne fera pas beaucoup plus preuve de discernement que son neveu.

Comme la guerre a repris entre Babylone et l'Égypte, il rejoint cette dernière dans une coalition qui rassemble autour du pharaon Apriès (589-570), les Phéniciens et les Ammonites

Après bref succès à Sidon, la coalition est rapidement mise en échec. L'armée égyptienne se révèle incapable de protéger Juda et, suite à un siège de deux années, la ville de Jérusalem tombe aux mains de la soldatesque babylonienne. La ville est prise le 9 tammuz 587, soit le 29 juillet.

Le temple et le palais sont pillés et incendiés

C'est la fin du royaume de Juda et le peuple de la Bible se trouve au nadir de son histoire.

Chronologie des royaumes d'Israël et Juda

Dates	Israël et Juda	Extérieur
XI ^{ème} X ^{ème} S	Période troublée par des mouvements de populations (peuples de la mer, expansion araméenne) : les grands empires comme les cités-États de Palestine sont touchés.	
X ^{ème} S	Les royaumes hébreux se mettent en place : au Nord, Israël, au Sud Juda. Époque de David et Salomon, très mal connue, mais pas de royaume unique. Opposition Sud-Nord.	L'Assyrie se reconstruit. Des petits royaumes se constituent aux frontières : Aram, Ammon, Moab, Philistins...
900	Début des deux royaumes avec Roboam au Sud et Jéroboam au Nord. Situation de conflit entre les deux, Israël nettement plus puissant que Juda.	
850	Dynastie omride en Israël (855-841). Extension vers le Nord. Vassalisation progressive de Juda. Conflits avec Assyrie et Moab. 841 : Crises dynastiques : Jéhu en Israël et Athalie en Juda.	Salmanazar III (854-824). 843 : offensive assyrienne difficilement repoussée (Qarqar). Nouvelle offensive assyrienne : lourd tribut pour les 2 royaumes.
800	Juda entre en guerre contre Israël : échec, prise de Jérusalem. Règnes de Joas et Jéroboam II au Nord = âge d'or ; prospérité aussi en Juda (Joas, Amasiah, Ozias). Paix.	Adad-nerari III (811-783) Guerres civiles en Assyrie.
750	Israël : 743 « année des quatre rois » = crise. 732 : Coalition anti-assyrienne avec Damas, mais sans l'accord de Juda (refus du roi Achaz de Jérusalem). Juda reste en dehors du conflit, allié à l'Assyrie. 722 : nouvelle tentative de coalition avec l'Égypte. Prise de Samarie. Annexion du territoire et déportation.	Teglath-Phalazar III (745-727) roi de toute la Mésopotamie. Impérialisme vers le Levant. Campagne assyrienne, annexion de Damas et vassalisation d'Israël. Salmanazar V (727-722). Nouvelle campagne au Levant. Sargon II (722-705)
700	En Juda : début du règne d'Ézéchias (727-698) : réforme religieuse. Nouvelle coalition anti-assyrienne avec l'Égypte.	
650	Règne de Manassé (698-642). Paix avec l'Assyrie, agrandissement de Juda et prospérité. Idem avec son fils Amon (641-640).	Sennachérib (705-682) 701 : Siège de Jérusalem
600	639-609 : règne de Josias : nouvelle réforme religieuse. Guerre contre l'Égypte, pour soutenir Babylone : mort de Josias à la bataille de Megiddo. 601 : Jérusalem tente de s'émanciper de Babylone. 597 : Jérusalem est prise : 1 ^{ère} déportation + tribut Nouvelle alliance avec l'Égypte. 9 tammuz = 29 juillet 587 : Jérusalem est incendiée, le Temple pillé = fin de Juda.	Nabuchodonosor II (605-562) : Babylone contrôle la Mésopotamie. Guerre de l'Égypte pour soutenir l'Assyrie. 601 : Échec babylonien contre l'Égypte. Intervention contre Juda. Guerre Babylone contre Égypte. Victoire babylonienne

D'exil en diaspora (VI^{ème} S. av. J.-C. – II^{ème} S. ap.)

Toute la période monarchique nous est connue, dans le canal biblique, par les livres de *Samuel*, des *Rois* et, de façon moins fiable encore, par celui des *Chroniques*. La suite de l'histoire du peuple est racontée par les prophètes puis, lors du retour, par des sources plus tardives qui ne font d'ailleurs pas l'unanimité dans toutes les « religions du Livre », comme nous pourrions le voir dans le prochain chapitre de cet ouvrage.

Mais les écrits des prophètes donnent, davantage encore que ceux de la rédaction deutéronomiste si cela est possible, un sens de l'histoire complètement inféodé à l'image d'un peuple puni par son dieu pour avoir désobéi.

Cette perception de l'histoire est à la racine même du monothéisme qui va lentement émerger de la captivité.

Notons enfin que la chute du royaume de Juda nous est connue par les archives babyloniennes, mais aussi par des *ostraca* trouvés, entre autres, dans la ville de Lakish, au Sud-Ouest de Jérusalem, qui témoignent de la très légitime inquiétude des chefs de guerre judéens face à l'offensive babylonienne¹.

1. La disparition de Juda et ses conséquences

1.1. La défaite

Le siège de Jérusalem a donc duré deux ans.

Lorsque les troupes de Nabuchodonosor ouvrent une brèche dans les remparts, Sédécias tente de s'enfuir, mais il est arrêté à Jéricho. Sa mésaventure est clairement décrite dans le dernier chapitre du livre des *Rois* :

On saisit le roi pour le faire monter vers le roi de Babel, à Riblah, où une sentence fut proférée contre lui. Il fit égorger les fils de Sédécias sous ses yeux, puis il creva les yeux de Sédécias. Il l'entraîna dans une chaîne de bronze et l'emmena à Babel.

(II Rois XXV, 6-7)

Rappelons, au passage, que les Babyloniens avaient cette réputation de faire preuve, vis-à-vis de leurs ennemis, d'une mansuétude plus grande que les Assyriens. D'autant que la colère de Nabuchodonosor ne s'arrête pas à cela. Il fit également exécuter 70 notables, dont le Grand Prêtre Serayah et déporter toute la population de Jérusalem. Mais il laisse la population rurale sur place.

Les autres villes de Juda connurent le même sort que Jérusalem : pillage des richesses et destructions en tous genres.

Pour assurer le retour à la normale, c'est-à-dire principalement la reprise d'une vie économique et administrative qui soit inféodée à Babylone, il prépose un certain Godolias, ami et protecteur de Jérémie et partisan d'une collaboration avec Babylone, sur les conseils du prophète².

1. John L. C. GIBSON, *Textbook of Syrian and Semitic Inscriptions. 1 – Hebrew and Moabite Inscriptions*, Clarendon Press, Oxford, 1971, p. 12.

2. *Jérémie* XL, 9-10.

En effet, pour ce dernier, la faute a été acquittée et il faut maintenant reconstruire Juda sur des bases religieuses saines.

Jérusalem dévastée, Godolias installe son administration à Miçpa, à une dizaine de kilomètres au Nord. Il s'efforce donc de mettre en œuvre une politique de coopération avec l'occupant pour retrouver le plus rapidement possible une vie normale, rassemblant autour de lui les restes des élites ayant échappé à la déportation, peut-être en raison de leur engagement pro-chaldéen.

Mais ses efforts tourneront court car, quelques mois seulement après sa prise de fonction, un pronunciamento est organisé contre lui, au nom du maintien du « lignage royal » et de l'illégitimité de son pouvoir. Il est assassiné, ainsi que ses proches collaborateurs, qu'ils soient judéens ou babyloniens.

Ce coup d'État provoque des émeutes populaires car le peuple craint, à juste titre, des représailles babyloniennes. Les conjurés doivent s'enfuir chez les Ammonites et les nobles restés pourtant fidèles à Godolias, préfèrent s'enfuir en Égypte, entraînant avec eux une part importante de la population, dont nous n'avons hélas aucun élément chiffré. Jérémie, hostile à ce départ, finit par accompagner les fuyards.

Le royaume de Juda a donc disparu politiquement, mais sa population restée au pays s'en trouve singulièrement anémiée.

1.2. L'Exil babylonien

La manière sélective dont la déportation est organisée montre tout d'abord une très nette différence entre les pratiques assyriennes et les méthodes babyloniennes.

Les chiffres d'abord, pour autant que nous puissions leur ajouter foi, varient selon les sources bibliques, les archives babyloniennes restant muettes sur ce décompte. Pour la première déportation, en 598, la Bible avance trois nombres différents :

- *II Rois* XXIV, 14 évoque 10 000 notables, ainsi qu'un nombre indéterminé d'artisans ;
- *II Rois* XXVI, 16 – soit seulement deux versets plus loin – pour cette même déportation, ramène ce nombre à 7000 guerriers et 1000 artisans ;
- *Jérémie* LII, 28 est plus modeste encore puisqu'il dénombre 3023 Judéens déportés.

Quant à la déportation de 587, le livre des Rois ne donne aucune indication précise, seul *Jérémie* LII, 29-30 parle de 632 personnes et 745 lors d'une troisième déportation, cinq années plus tard. Dans tous les cas, seuls les hommes sont mentionnés et on peut éventuellement doubler ces chiffres avec les femmes et les enfants.

Comme dans le cas de la déportation assyrienne du royaume du Nord, ce sont bien les élites qui sont visées par cette mesure. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de comparer les deux événements et surtout les deux manières d'agir de Sargon et de Nabuchodonosor.

On remarque tout d'abord que les déportés israélites sont envoyés dans plusieurs régions d'Assyrie¹ alors que les Judéens n'ont que Babylone pour destination. Ce qu'il advient du pays conquis fait aussi l'objet d'un traitement différent : le roi d'Assyrie fait venir des colons de différentes régions de son empire pour occuper l'espace laissé vacant par les déportés², ce qui n'est pas le cas pour Babylone.

Ces divergences, plus que ces ressemblances sont importantes à souligner. Certes, les deux souverains ont pour objectif commun d'éliminer les élites des pays vaincus et de s'enrichir à leurs dépens.

Cependant, la politique de Sargon semble aller dans le sens d'une « assyrianisation » de son empire. C'est particulièrement clair avec la venue en Israël de ressortissants divers qui finiront bien par se mêler à la population locale, dans une forme de *melting-pot* avant la lettre qui risque de provoquer une acculturation des populations soumises, au profit des mœurs et cultes assyriens.

1. *II Rois* XVII, 6.

2. *II Rois* XVII, 24.

Mais en éparpillant les membres des classes dominantes dans différentes régions de l'empire, il va en quelque sorte les dissoudre dans le système administratif assyrien.

Concernant Babylone, il semble qu'on ait fait le choix de laisser les pays conquis dans un relatif abandon, tout en y conservant bien sûr un certain nombre de garnison. Quant à la concentration de l'intelligentsia sur un seul lieu, elle a eu un effet bénéfique pour Juda – voulu ou non par le roi de Babylone, la question reste ouverte – en ce sens qu'elle a permis aux déportés de conserver, voire d'approfondir leur identité ethnique et leur particularisme religieux¹.

La déportation commence avec un changement de vocabulaire. Le mot יהודא [yehoûdâh] "Juda" disparaît au profit de l'araméen יהוד [yehoûd] "Judée" qui désignera la province lors de l'empire perse et le gentilice יהודי [yehoûdî] n'est plus traduit par "Judéen" mais par "Juif". Nous pourrions utiliser indistinctement, par la suite, le terme de "Judée" ou celui de "Yehoud" pour qualifier le nouveau territoire juif.

Mais la vie des Exilés à Babylone ne nous est accessible que par bribes, au détour d'un texte prophétique pioché dans le livre d'Ézéchiel ou dans le *Deutéro-Isaïe*, où tous ne sont pas à Babylone même mais en Babylonie.

La Bible évoque le sort de Joyakin qui, au bout de trente-sept ans, semble avoir purgé sa peine et rentre en grâce auprès d'Amel-Marduk, le successeur de Nabuchodonosor, dans un récit qui, très probablement, enjolive la réalité.

Il lui parla avec bonté et lui octroya un trône plus haut que les trônes des autres rois qui se trouvaient avec lui à Babel. Il changea ses vêtements de prisonnier et déjeuna devant lui tous les jours de sa vie.

(II Rois XXV, 28-29)

Les déportés, aux moins les membres de l'aristocratie et du clergé, se sont-ils rassemblés autour de leur roi déchu ? Il est impossible de le dire. Cependant, on peut suivre Jérémie lorsqu'il les exhorte à travailler, construire des maisons et continuer à engendrer autant que faire se peut et surtout à prospérer².

Ces injonctions ont dû porter leurs fruits car il semble bien que certains membres de la communauté aient pu accéder à des conditions de vie plus que confortables. Ainsi, les tablettes de Murashu par exemple³, découvertes dans la ville de Nippur, montre une famille juive de l'époque exilique qui a réussi à monter une entreprise bancaire des plus florissantes, puisqu'elle permettra de financer une part au moins du retour des juifs en Palestine après l'arrivée des Perses⁴. Cette prospérité de certains milieux juifs dans la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate permet de mieux comprendre qu'une forte communauté juive n'ait pas été tentée de rejoindre le territoire de Juda, quand l'arrivée des Perses le permit.

Mais si nous n'avons guère plus d'indications sur la manière dont vécurent les déportés en Babylonie, nous savons en revanche qu'il se déroula, dans cette micro-communauté, une intense activité littéraire et religieuse, les deux étant intimement mêlées. Cette activité a déjà été développée dans le premier volume de cet ouvrage⁵ et il serait redondant d'entrer à nouveau dans le détail, mais utile quand même de rappeler que c'est très probablement durant cette période que se reconstruit complètement l'histoire du peuple d'Israël, une histoire héroïsée qui commence avec Abraham et les patriarches pour se poursuivre avec Moïse, puis David et Salomon. C'est une histoire de la promesse de YHWH, qui accède pour la première fois sans doute à l'unicité. Promesse de Dieu à son peuple élu de lui donner une terre, dans la mesure où celui-ci respecte sa Loi. Mais c'est aussi

1. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., p. 266.

2. Jérémie XXIX, 5-6.

3. Hermann Volrath HILPRECHT, *Les fouilles en Assyrie et en Babylonie*, Cambridge University Press, 2011.

4. William W. HALLO, David B. RUDERMAN et Michael STANISLAWSKI (éds), *Civilization and the Jews ; Study Guide*, éditions Praeger, New York, 1984, pp. 48-49.

5. Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*. 1, op. cit. pp. 164ss.

une histoire de la punition. Punition de YHWH pour qui enfreint la Loi, avec des châtements qui peuvent atteindre le stade du génocide.

Cette période de l'Exil à Babylone constitue donc un moment charnière dans l'histoire du peuple de la Bible et, partant, dans l'histoire du monde. En effet, si ce peuple s'était dissout, comme beaucoup d'autres, dans la culture dominante babylonienne, le monothéisme aurait péri corps et bien et la face du monde en eût été changée. On ne pouvait en effet compter sur le peuple resté au pays qui adoptera pour une large part des cultes étrangers.

C'est ce qui a fait dire que ce moment historique constituait une « époque axiale »¹ pour l'histoire du monde. Cette époque se situerait entre 800 et 200 avant notre ère et, outre le monothéisme né de l'Exil, elle prend en compte d'autres révolutions qui touchent le monde de la pensée et influencent donc profondément la sensibilité religieuse : en Grèce, c'est la période des philosophes et des scientifiques ; en Iran, c'est le développement du mazdéisme avec le prophète Zarathoustra ; en Inde, le VI^{ème} siècle voit naître le bouddhisme, quand la Chine s'ouvre au confucianisme.

Il faut naturellement rester très prudent sur un tel concept, surtout lorsque, lors d'un colloque international tenu en Allemagne en 1984, on définit cette période axiale comme une « percée dans la transcendance »², ce qui laisse supposer une posture nettement plus sociologique que réellement historique, induisant même une certaine forme de déterminisme. Chaque civilisation trouve son point d'acmé en fonction de sa propre histoire et il est difficile d'imaginer qu'il pourrait exister des périodes plus favorables que d'autres à cet épanouissement.

Quoiqu'il en soit, pour le monothéisme, l'Exil reste une période sans nul doute fondatrice.

1.3. Quid du reste du peuple.

Des restés qui passent sous les radars.

Sur le sort de ceux qui sont restés dans l'ancien territoire de Juda, nous n'avons guère de renseignements. Nous les connaissons surtout par la méfiance dont ils font l'objet de la part de ceux qui rentreront de Babylone après 538 avant notre ère. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le tableau qu'ils en dressent n'est guère flatteur.

Il semble bien que ces populations, surtout rurales, aient déserté le culte de YHWH pour lui préférer des rituels agraires traditionnels ou issus de leurs contacts avec les ressortissants babyloniens. En bref, ceux qu'Esdras appelle les « gens du pays » ne sont guère en odeur de sainteté au regard des auteurs bibliques et la « race sainte » qui rentre de déportation ne doit, en aucun cas, se mêler à eux³.

Et il est évident que les populations demeurées dans l'ancien territoire d'Israël un siècle et demi plus tôt ont connu le même genre d'évolution culturelle, ce qui expliquera la méfiance biblique quasiment endémique à l'égard des Samaritains, une méfiance qui durera jusqu'à l'époque de Jésus. Le livre des *Rois* évoque d'ailleurs sans ambiguïté la politique d'acculturation religieuse imposée par les Assyriens :

*Mais chaque nation fit pour elle son propre dieu qu'elle plaça dans la maison des hauts lieux construites par les Samaritains. Chaque nation fit cela dans la ville où elle habitait [...].
Ils craignaient aussi YHWH, mais ils servaient également leurs dieux, selon la coutume des nations d'où on les avait déportés.*

(II Rois XVII, 29-33)

1. L'expression a été forgée par le philosophe Karl JASPERS, *Origine et sens de l'histoire*, éditions Plon, Paris, 1954.

2. Shmuel Noah EISENSTADT, (éd.) *The origin and diversity of axial age civilizations*. State University of New-York Press, 1986.

3. *Esdras*, IX, 1-12.

Que les Judéens occupés aient suivi la trace des Israélites ou qu'ils soient retournés aux cultes cananéens, la différence sera minime aux yeux des rédacteurs et justifiera cette méfiance que nous venons d'évoquer.

Les Exilés d'Égypte.

La Bible tend à montrer que la fuite vers l'Égypte était encore plus importante que la déportation à Babylone :

Tout le peuple se leva, petits et grands, ainsi que les chefs de l'armée pour entrer en Égypte car ils craignaient les Chaldéens.

(II Rois XXV, 26)

Il y a sans doute une forte exagération dans ces propos, mais il n'en est pas moins vrai qu'une part non négligeable de la population judéenne s'est installée durablement sur les rives du Nil. Que Jérémie, après avoir condamné cette fuite, y ait participé est totalement invérifiable.

Ce qui est vérifiable en revanche, c'est la présence de Juifs en un lieu particulier d'Égypte. On s'attend naturellement à les retrouver dans la région du Delta, lieu de prédilection pour les auteurs bibliques, mais c'est en Haute Égypte qu'il faut les chercher : sur l'île d'Éléphantine, vers Assouan.

Leur histoire est connue par une autre source, les *papiri* d'Éléphantine¹. Ceux-ci, rédigés en araméen, ont été trouvés par hasard au début du siècle dernier, mais leur découverte a déclenché des fouilles qui ont permis de mettre à jour un sanctuaire dédié à Yahou². La date d'installation de ces Judéens est définie par eux-mêmes comme « depuis les rois d'Égypte »³, ce qui manque quand même singulièrement de précision.

Cependant, la lettre apocryphe d'Aristée à Philocrate⁴ est un peu plus précise, en évoquant trois phases d'immigration différentes dont la plus ancienne, celle qui nous intéresse ici, se serait déroulée sous le pharaon Psammétique II (595-589), qui aurait mobilisé, pour une campagne militaire en Nubie, un contingent de Palestine. Les Judéens étaient connus pour être d'excellents guerriers et on sait par d'autres sources que Psammétique enrôlait, dans son armée, de nombreux mercenaires étrangers.

Il est donc fort probable que les Juifs d'Éléphantine aient été, dans un premier temps, des soldats installés sur cette île de garnison pour protéger la frontière nubienne de l'Égypte. Et lorsque la peur de Nabuchodonosor a chassé les Judéens vers l'Égypte, où ceux-ci se sont-ils rendus ? Jérémie en précise la destination :

La parole de YHWH fut adressée à Jérémie en direction des Judéens habitant aux pays d'Égypte, soit ceux qui habitaient à Migdol, à Takpankès, à Memphis et dans le pays de Patros.

(Jérémie XLIV, 1)

Nous ne savons rien des réfugiés sur les trois premiers sites évoqués par le prophète, en revanche, il est extrêmement tenté d'identifier le quatrième, le « pays de Patros », qui est une hébraïsation de l'égyptien *pa-to-rési* qui désigne "la terre du Sud", qui pourrait désigner l'île d'Éléphantine où séjournait déjà une communauté judéenne.

Concernant la vie de cette communauté, nous savons qu'elle pratiquait un yahwisme que les puristes condamneront. D'abord, le fait que YHWH y soit flanqué d'une épouse, Anat⁵, qui était tout à la fois la femme et la sœur du dieu Ba'al dans le panthéon cananéen, ne va guère dans le sens du monothéisme qui s'affirmera à Babylone. Ensuite parce que le sanctuaire de Yahou voisinait

1. Pierre GRELOT, *Documents araméens d'Égypte*, éditions du Cerf, Paris, 1972.

2. Adolphe LODS, *Histoire de la littérature hébraïque et juive, depuis les origines jusqu'à la ruine de l'État juif (135 après J.-C.)*, éditions Slatkine, Genève, 1982, p. 155.

3. *Ibidem*, p. 156.

4. ARISTÉE, § XIII.

5. Pierre GRELOT, *Documents araméens d'Égypte*, op. cit., p. 95.

avec celui de Khnoum, le dieu-bélier. Enfin parce que l'érection d'un temple local va à l'encontre de l'unicité du culte à Jérusalem. C'est d'ailleurs au nom de ce principe que les Exilés à Babylone n'ont construit aucun sanctuaire et qu'ils ont développé la notion de *shekinah*, de "présence" de YHWH qui se manifeste dès lors que dix personnes au moins se réunissent pour étudier la *Torah*.

C'est peut-être pour cela que les juifs d'Alexandrie avaient retiré une lettre du tétragramme en utilisant les lettres YHW en lieu et place de YHWH.

Mais c'est surtout la rivalité entre les deux clergés, celui de Khnoum et celui de Yahou, qui demandent l'un et l'autre des sacrifices ovins, qui mettra en danger cette communauté, dont nous perdons le contact à partir de la fin du V^{ème} siècle avant notre ère, après qu'une révolte préparée par les prêtres égyptiens et appuyée par les Perses, qui occupaient le pays, n'aboutisse à la destruction du temple d'Éléphantine en 410.

2. La restauration dans l'empire perse

2.1. Une nouvelle donne internationale

À partir du milieu du VI^{ème} siècle avant notre ère, l'empire néo-babylonien commence à donner de sérieux signes d'essoufflement.

La succession de Nabuchodonosor II, à la fin de l'été 562, ouvre une période de guerre de succession. Le vieux roi meurt à un âge très avancé, octo- voir nonagénaire et trois rois se succéderont en seulement six années. Son fils, Amel-Marduk, ne restera que deux ans sur le trône, assassiné par Nériglissar qui meurt jeune et de mort naturelle, laissant son fils, plus jeune encore, gouverner l'empire. Cette gouvernance ne durera que d'avril à mai 556 : il sera lui aussi assassiné par Nabonide qui sera le dernier roi de Babylone.

Cependant, ces querelles de palais n'ont guère ébranlé l'empire, dont les frontières restent stables jusqu'au milieu du VI^{ème} siècle avant notre ère.

Le vrai danger vient de l'Est.

Les frontières septentrionales et orientales de la Mésopotamie n'ont jamais été clairement délimitées et, partant, réellement sécurisées, ni par les Assyriens, ni par les Babyloniens. Dans la zone Nord, l'Urartu, un royaume assez mal connu et qui est apparu au IX^{ème} siècle disparaît au milieu du VI^{ème}, époque à laquelle il semble avoir été conquis par les Mèdes de Cyaxare (625-585), lorsque ceux-ci sont venus prêter main-forte aux Babyloniens en lutte contre les Assyriens.

De là naît un très éphémère empire mède, qui semble s'étendre des rives de la mer Noire et de la Caspienne au Nord jusqu'au golfe d'Ormuz au Sud, incluant ainsi la Perse. Mais c'est précisément là que va se jouer l'avenir du Proche-Orient.

Entre 553 et 549, le roi de Perse Cyrus II, dont Hérodote précisait qu'il était le petit-fils du roi mède Astyage, qui avait succédé à son père Cyaxare, secoue le joug de vassalité et défait l'armée mède¹.

Quoiqu'il en soit, en s'emparant de l'empire des Mèdes, Cyrus pose la première pierre de l'empire Achéménide, du nom de son fondateur supposé, Achéménès (688-675), qui ne nous est connu que par une seule inscription, celle de Behistun².

Il serait trop long d'entrer dans le détail mais, durant les années qui suivent, Cyrus entreprend de contrôler les territoires qui, peu ou prou, étaient inféodés aux Mèdes. En Asie centrale d'abord, puis ses raids le menèrent en Anatolie, où il s'empara des cités grecques de la mer Noire et de la Lydie, dirigée alors par le célèbre Crésus.

Si, dans un premier temps, l'empire néo-babylonien avait favorisé les desseins de Cyrus, les derniers événements devenaient nettement plus préoccupants. Cependant, nous avons vu que

1. Pierre BRIANT, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, éditions Fayard, Paris, 1996, pp. 41-45.

2. Moussavi ALI, *Persepolis. Discovery and Afterlife of a World Wonder*, éditions Walter de Gruyter, Boston/Berlin 2012, p. 122

Nabonide était très contesté au sein de sa cour et lorsque Cyrus affirme ses prétentions au trône de Babylone, la riposte militaire n'est pas aussi unanime qu'il ne le craignait et la victoire sera relativement facile.

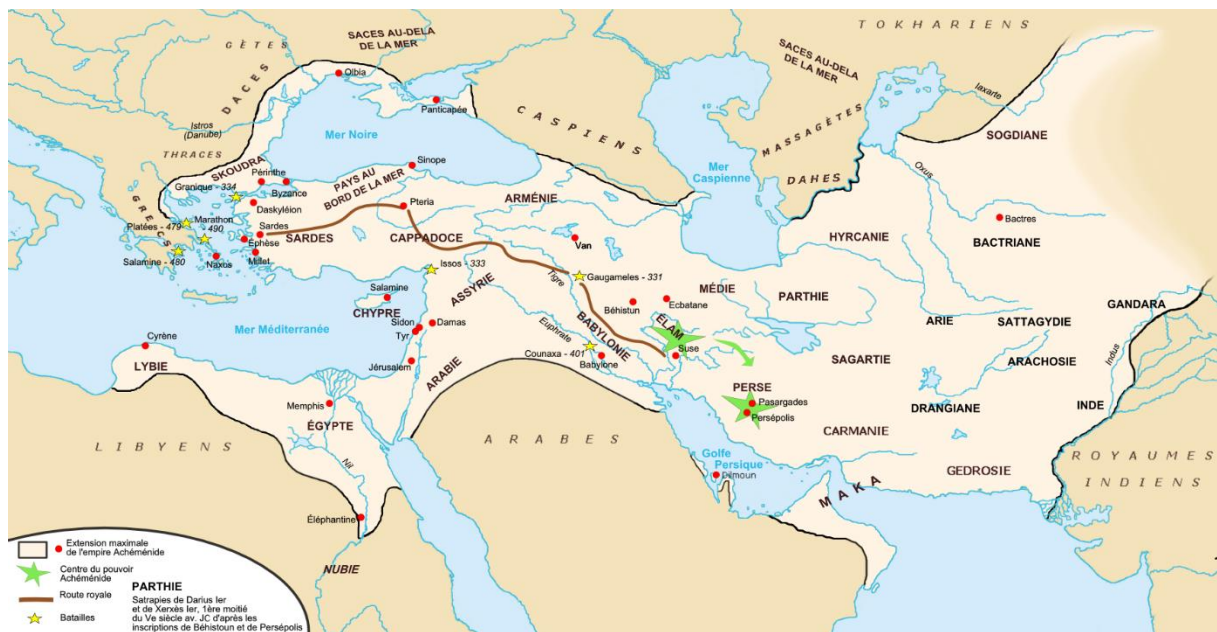
D'ailleurs, Cyrus le Grand, comme on va désormais l'appeler, gracie Nabonide et affirme sa volonté de poursuivre une politique religieuse dont le souverain déchu s'était écarté. Il le réaffirme dans son célèbre cylindre qui se trouve actuellement au British Museum :

Je suis Cyrus, le roi du monde, le grand roi, le roi puissant, le roi de Babylone, le roi de Sumer et d'Akkad, le roi des quatre régions du monde, (...) celui dont Bêl et Nabû ont chéri le règne, celui dont ils souhaitaient la royauté pour la joie de leur cœur.

(Cylindre de Cyrus)¹

Le monde a changé de main : la Perse est devenue la grande Puissance du moment, pour près de deux siècles, débordant même de son cadre asiatique.

Et la politique de Cyrus à l'égard des peuples vaincus diffèrera sensiblement de celle des rois babyloniens.



2.2. Retour à la « Terre Promise »

Naturellement, les déportés ont suivi avec beaucoup d'intérêt les derniers événements et il ne fait aucun doute, pour eux, que la prise de Babylone marque l'apaisement de la colère de YHWH à leur encontre. Jérémie, d'ailleurs, n'hésite pas à qualifier Cyrus de « messie » de YHWH², en hébreu מָשִׁיחַ [māshîaḥ] désigne celui qui est "oint" par la divinité. C'est ce terme que les auteurs hellénisants du Nouveau Testament traduiront par "christ".

Une autre source évoque l'édit de Cyrus d'une façon que le grand roi n'a sans doute pas prévue puisque, dans son cylindre déjà évoqué, il n'y a pas la moindre mention des Juifs de Babylone :

Ainsi parla Cyrus, le roi de Perse : « Tous les royaumes de la terre, YHWH, le dieu des cieux, me les a donnés et il m'a confié en personne à lui construire une maison à Jérusalem, en Juda.

(Esdras I, 2)

1. Traduction Pierre LECOQ, *Les Inscriptions de la Perse achéménide*, éditions Gallimard, Paris, 1997, p. 183.

2. *Jérémie XLV*, 1.

La réalité fut sans doute bien différente, même s'il est vrai que Cyrus lui-même affirme qu'il a agi sur ordre de Marduk pour rétablir les cultes¹. Mais, bien sûr, il s'agit là d'une forme de propagande, même si l'on ne peut nier qu'à cette époque, les guerres ne se gagnaient que si elles avaient l'aval des dieux.

Le retour et la construction du Second Temple.

Nous n'avons guère que la Bible pour nous renseigner sur le retour des Exilés. Il semble qu'il se soit fait en au moins deux temps. Un premier groupe emmené par un certain Sheshbazzar emporte avec lui l'ensemble du trésor du Temple dont s'était emparé Nabuchodonosor et que Cyrus leur a restitué. Puis, toujours selon la Bible, un second groupe, dirigé par Zorobabel et Josué, entraîne avec lui un groupe de 42 360 personnes, auxquelles il faut ajouter 7 337 serviteurs et 200 chanteurs².

Nous verrons un peu plus loin ce qu'il faut penser de ces nombres, en précisant d'ores et déjà qu'ils sont grandement exagérés. Les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* furent écrits deux siècles plus tard, à un moment où se réaffirme la volonté d'indépendance de la Judée. Ils tendent donc probablement à modéliser un retour d'Exil à l'image de L'Exode mais qui a dû, dans la réalité, se faire de manière beaucoup plus informelle, sans doute par petits groupes, pendant plusieurs décennies. Ces groupes avaient sans doute des intentions politiques et théologiques bien affirmées, mais ils ne représentent pas la totalité des déportés, dont beaucoup sont restés en diaspora en Babylonie³.

Quoiqu'il en soit, les nouveaux venus n'arrivent pas sur une terre vierge et la construction du Temple va synthétiser les problèmes entre le « peuple du pays » et les « enfants de la captivité », les premiers nommés n'ayant pas vécu la profonde mutation monothéiste opérée durant l'Exil. Si l'établissement d'un autel semble le fait des premiers arrivants, l'érection du Temple est plus probablement à mettre à l'actif de Zorobabel, à partir de 531 avant notre ère.

C'est alors que les « ennemis de Juda et de Benjamin », c'est-à-dire ceux qui sont restés au pays, viennent proposer leur aide :

« Nous bâtirons avec vous car, comme vous, nous recherchons votre Élohim et nous lui offrons des sacrifices, depuis le temps d'Assarhaddon, roi d'Assyrie, qui nous a fait monter ici. »

(Esdras IV, 2)

Ce ne sont certes pas des propos d'un « ennemi », mais le refus de Zorobabel est catégorique. Les gens du pays se plaignent alors auprès des responsables perses locaux, accusant les Juifs de reconstruire une ville « rebelle et méchante ». apparemment, l'affaire remonte jusqu'à Darius, le troisième roi achéménide, mais celui-ci prend fait et cause pour les anciens Exilés. Le Temple est achevé en 515, soit en l'an 6 de Darius.

La dédicace du bâtiment marque le début de l'époque dite du « Second Temple ».

L'organisation du Levant dans l'empire Achéménide.

Sur un plan général, Cyrus divise l'empire perse est divisé en plusieurs satrapies. Quelques années plus tard, Darius fixera leur nombre à vingt, mais il pourra varier en fonction des conquêtes ou des pertes. Le satrape était le plus souvent choisi au sein de la famille royale. Il était chargé de représenter le roi, de rendre la justice, de maintenir la paix – et, à ce titre, il disposait d'une force armée – et, surtout, de prélever annuellement l'impôt des régions conquises.

Nommés pour une durée illimitée, les satrapes étaient directement responsables devant le roi. Mais à partir de la seconde moitié du V^{ème} siècle avant notre ère, l'affaiblissement du pouvoir

1. James Bennett PRITCHARD (dir.), *The Ancien Near East Texts Relating to the Old Testament*, Princeton University Press, 1955, pp. 315-316.

2. *Esdras* I, 7 – II, 65.

3. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., pp. 368-369.